Le 22 janvier 1918, je pars en permission pour Bourges. Le temps passe vite trop vite et le 4 février je suis de retour à Saint-Raphaël.

Le moment de départ est arrivé. Que va nous réserver cette quatrième année de guerre ? Sera t'elle terminée ? Nous avons entonné l'Hymne. C'était le 26 avril 1918.

Demain 27, nous partons en chemin de fer. Chez tous, le moral est bon, y compris nos hommes noirs. A partir de ce jour je porterai le « petit sachet de cuir » au poignet en plus de l'autre dans la poche intérieure, et tous mes noirs le savent.

En ce moment les boches ont déclenché une offensive générale dans l'Aisne, la Marne, la Somme, et nous devons remplacer les éléments de réserve.

Nous arrivons au pied du versant où commencent les travaux de défense : abris, boyaux, tranchées de tir, etc.

L'ennemi doit être installé en face de la même façon, étant à cheval sur l'Aire, comme nous sur la Biesme, le plateau entre ces vallées formant le « No man's land ».

Le 21 mai à 20h45, juste à la tombée de la nuit, des avalanches d'obus de tous calibres, y compris des torpilles s'abattent sur nous.

L'Ilot Flohn tape le signal de l'alerte aux gaz. Nous sommes sous une voûte d'obus, aussi entre des volcans ? Au milieu de ce typhon, les trois clairons ensemble sonnent l'alerte au gaz vers l'arrière. L'ilot a été attaqué aux lances flammes et la première tranchée est occupée par l'ennemi.

Nous avons un autre bléssé. C'est Amadou. En traversant la vallée il a eu le bras à demi tranché du biceps par un éclat d'obus, ce qui n'a pas empéché ce brave Tirailleur de grimper l'autre versant et arriver au P.C. du Commandant tenant son bras ballant et saignant de l'autre main, à la grande émotion de ceux qui l'ont vu entrer, heureux d'avoir pu aller jusqu'au bout !